

Le rêve passe ... à Sorèze

(Au moine traditionaliste outrancier qui, du reste, parle contre sa pensée... car comme dévergondé ...)(1)

fr M. B. Dastarac, O.P.

Récitateur

Prologue.

Le prologue est récité par un cadet de Sorèze (1775 environ)

C'est un conte merveilleux : c'est l'histoire d'un arc-en-ciel jeté de Berniquaut jusqu'à ce pan de ciel là-haut, très haut. Ne cherchez pas à deviner sa retombée en quelque point, là-bas, de l'horizon...

Vous ne la découvrirez pas... Cet arc-en-ciel, jeté de la terre au ciel, de là-haut, très haut, ne redescend pas...

C'est l'histoire de Sorèze aux quatre couleurs, aux humbles commencements jusqu'à l'apothéose de 1854, tremplin de cette journée plus belle encore et qui n'est point encore un sommet...

De cette histoire, écoutez, bonnes gens, anciens chenus et jeunes jouvenceaux, dames aux charmants atours et messieurs importants, écoutez le récit...

Du livre poussiéreux, trésor mystérieux des gloires du passé, contemplons les images...

(1) Dédicace du Père Dastarac à Christian MATHON (Dom Bernard)

Scène I

La scène représente une salle conventuelle largement voûtée style XVIIIe. Au fond, des fenêtres du 18eme très vastes encadrent une porte-fenêtre, exactement du même style que celle de la cour des Rouges (perron des réfectoires). Par les fenêtres, on aperçoit les arcades de la cour. Dans le coin à droite, la silhouette incomplète du clocher. On mettra un peu de verdure à gauche seulement.

Dans cette salle, des livres le long des murs. Au centre, une grande table, un énorme in-folio. Un bénédictin, capuce sur la tête, le consulte, tandis qu'un autre cherche, dans les rayons, un livre à sa convenance, mais en vain. Il va de l'un à l'autre rayon. Cette agitation finit par attirer l'attention du moine amateur de grimoires, Dom Bernard.

En scène : Dom Bernard, Dom Devic

Dom Bernard : Mais que cherchez-vous, mon père ?

Dom Devic : L'histoire de notre abbaye... Je suis né à Sorèze, Dom Bernard. J'ai été élevé dans cette abbaye. Je l'aime de tout mon cœur.
Mais je ne connaîtrai jamais assez son histoire... Et puis... Je voudrais vérifier quelques dates... Trouver aussi dans la vie de nos pairs quelque chose qui m'autorise à croire à mon rêve : une prédiction, une intuition de l'avenir d'une âme prédestinée, que sais-je ?

Dom Bernard : Mais quel esprit vous hante ?

Dom Devic : Je ne sais si ce rêve est une prémonition ou un mirage... Cette nuit, je me suis vu à votre place. Je tournais les pages d'un grand livre semblable au vôtre : c'était l'histoire de Sorèze. Les pages étaient couvertes d'images merveilleuses, commentaire peint d'événements souvent mystérieux bouleversants parfois...
Vous qui fouillez nos vieux grimoires, quel moine, depuis notre premier abbé, sous le règne de Pépin le Bref, n'a pas confié son rêve aux parchemins ?...

Dom Bernard : Anges ou démons, que vous a-t-il soufflé en cette nuit bénie où cette nuit maudite, celui qui vous a mis en cet état d'exaltation ?

Dom Devic : Ne vous moquez pas... Allons, venez. Mettez là votre livre.
Comme cette nuit dans mon rêve, je tournerai les pages. Je suis sûr que les mêmes images vont reparaître à mes yeux...
Regardez, écoutez.

Tandis que Dom Bernard transporte le livre, Dom Devic découvre dans un coin un énorme lutrin qu'il installe du côté gauche sur l'avant-scène. Dom Bernard dispose le livre. La nuit se fait lentement. Au moment où l'obscurité est totale, les deux moines disparaissent dans les coulisses. Le rideau, pendant ce temps, s'est baissé. Puis la lumière réapparaît. On ne voit plus sur l'avant-scène que l'énorme livre posé sur le lutrin. Une date en grosses lettres qui s'étale sur les deux pages : 1754. On frappe les trois coups. Le rideau se lève et l'on assiste au premier tableau.



Premier tableau

1754

Scène II

La leçon de danse

Même salle conventuelle. La table a disparu. Dans le coin à droite et au fond un clavecin. Sur des tabourets ou des chaises Louis XV, de jeunes Soréziens accompagnent au violon le maître de piano. Ils jouent.

Le maître de piano : En cadence, messeigneurs !... La mesure est mère de l'harmonie. C'est la Reine de la danse... Tout à l'heure vous allez aider le maître de ballet à faire danser vos jeunes compagnons et leurs compagnes. Il faut que ce soit digne de Versailles. Allons, reprenez cette première phrase *(un temps. Musique. Un silence)*. Je les entends venir.

Tandis que les musiciens reprennent la première mesure d'un ballet de Lulli ou de Couperin, apparaissent aux fenêtres Cadets et Demoiselles en costume du temps. Un bénédictin ouvre la porte du fond et laisse passer la petite troupe. Le maître de ballet ferme la marche. Quand tous ont franchi le seuil et que le maître de ballet a refermé la porte fenêtre, la musique s'interrompt.

Dom François : Suivez bien votre maître de ballet. Attention aux figures. Saluez avec grâce. Ayez le goût de la perfection... Soyez généreux en reprenant sans vous lasser... Allons, bonne chance. Je vous laisse...

(exit Dom François)

Cadets et jeunes filles se tenant par la main et formant une haie saluent à reculons, gracieusement inclinés. Dom François s'éloigne.

Le maître de ballet : *(après avoir disposé son pupitre. La musique suit.)*

Chaque danseur se met d'abord en face de sa partenaire... Saluez... Plus de souplesse... Lentement, mais en cadence... Un, deux et trois... Halte-là *(après deux ou trois mesures de l'orchestre)*. *(Il frappe sa baguette sur le pupitre)*. Recommencez... D'abord une mesure pour rien... *(Musique)*. Tudieu ! - que les pères me pardonnent - c'était excellent. Enchaînez la première figure. *(Ballet entier)*.

Le maître de ballet : *(après le morceau)*

Et maintenant une haie de couples de danseurs... Saluez-vous. Le pied droit en arrière... Ramenez... Parfait... À demain Messeigneurs.

Comme une volée de moineaux, musiciens et cadets aussi bien que jeunes filles, sortent par la porte-fenêtre, tandis que la lumière baisse graduellement et que le rideau tombe lentement, ce qui donne le temps aux deux bénédictins, Dom Bernard et Dom Devic, de venir sur l'avant-scène, devant le pupitre mais d'abord face au public...



Scène III

Dom Bernard, Dom Devic.

- Dom Bernard :** Et vous ne croyez pas que le diable s'en mêle ?
Notre père Saint-Benoît patronnant ces divertissements
mondains ! Vous n'y êtes plus, pardonnez-moi... N'avez-vous
pas lu au moins le Traité de la concupiscence de l'évêque de
Meaux, du grand Bossuet ? Êtes-vous fol ou perdu ?
- Dom Devic :** "User du monde comme n'en usant pas". N'est-ce pas la maxime
de Saint-Paul ? Saint-Benoît la condamnerait t'il ?
- Dom Bernard :** Le monde et Jésus-Christ, la danse et la croix ! Dom Devic,
l'alliance est impossible. J'ai peur pour votre âme !...
- Dom Devic :** (*ironique*) Je n'ai pas de crainte pour la vôtre. La tradition
écrite vous protège ! Mais j'ai peur pour l'âme d'une
société esclave de plaisirs qu'elle ne peut dégager de leur
aspect tentateur. Je crois qu'exalter le goût du beau jette
dans un autre monde et que ce monde est bien près du monde
de Dieu. On peut bien baptiser un ballet !...
- Dom Bernard :** C'est cela, n'est-ce pas, David dansait devant l'arche et le
jongleur jonglait pour Notre-Dame...
- Dom Devic :** (*sèchement*) Oui. (*Un silence*). Mais ma vision ne s'est pas arrêtée là.
L'horloge du temps n'avait pas encore marqué d'autres dates
et mon rêve s'est déroulé. Laissez-moi l'évoquer encore...

Musique douce jusqu'au deuxième tableau.

Scène IV Deuxième tableau La leçon de tactique.

La nuit se fait, les moines disparaissent. Puis la lumière apparaît brutale cette fois. Sur le lutrin, la date n'a pas changé. Le décor, lui, a complètement changé. Les bibliothèques latérales ont disparu, la table centrale aussi. Le décor des fenêtres de la porte n'existent plus.

Sur la nouvelle scène, à droite, verdure et parc, comme au fond ; sur la gauche, mur assez élevé et quelque verdure dépassant en arrière et au-dessus (comme dans le parc actuel du côté du football ou entre les étangs des cygnes et murs qui prolongent l'église paroissiale). La scène doit être le plus possible en profondeur. A gauche, à mi-hauteur, un élément de fortification en forme de W largement ouvert, à créneaux épais. Un obusier à l'un des créneaux.

Au lever de rideau deux groupes de cadets, collets rouges et collets bleus, commandés par deux maîtres d'armes. Les groupes sont en armes. Les maîtres d'armes se saluent de l'épée. Le maître d'armes des collets rouges fait manœuvrer son groupe pour l'amener en face de l'autre (figure).

Les deux maîtres d'armes (collets rouges et bleus), Dom François.

Maître d'armes des collets bleus : Cadets du roi... Garde-à-vous. À gauche, gauche... Un pas à gauche, gauche... En avant marche : un, deux, un, deux... Halte. À droite, droite. présentez, armes... Reposez armes... Repos.

Maître d'armes des collets rouges *Exécute les mêmes commandements à partir de « présentez armes ». Les cadets des collets rouges sont donc à la position « arme sur l'épaule » pendant le temps de la manœuvre des collets bleus.*

(Tout le monde étant l'arme au pied, voici qu'un bénédictin s'avance, le même que tout-à-l'heure, dans la leçon de danse).

Les deux maîtres d'armes : *(ensemble)* Présentez, armes !

Dom François : Et voici, maintenant, la leçon de tactique. Les collets bleus doivent s'emparer de l'élément de fortification défendu par les collets rouges. Lutte loyale toujours. Promptitude à l'exécution. Ni jalousie, ni vaine gloire. Chacun doit aider ceux de son camp sans chercher à se faire valoir... Je viendrai vous chercher pour la leçon de perspective... *(Exit Dom François).*

Les deux maîtres d'armes : *(ensemble)* Reposez, armes !... Repos !

Le maître d'armes des collets rouges va expliquer la manœuvre.

Le maître d'armes des collets rouges : Le fort est aux mains des Autrichiens, c'est-à-dire, les collets rouges. Les Français, c'est-à-dire les collets bleus, doivent s'efforcer de s'emparer d'un élément de fortification par des attaques au mousqueton suivies d'un assaut à l'arme blanche. La bataille finira quand de drapeau bleu sera hissé aux créneaux, remplaçant le drapeau rouge à franges d'or. L'obusier donnera le signal de l'assaut final. Les troupes se rendent d'abord aux positions de départ. Un coup de mousquets donne le signal de l'attaque. Chaque maître d'armes prend le commandement de son groupe.

(Des ordres retentissent dans le plus pur style « Fanfan la Tulipe », pour donner une note d'humour à une scène joyeuse...)

Le maître d'armes donne au gré de sa fantaisie, comme au gré de la manœuvre, des ordres dans le style du temps, commandé, lui aussi, par les armes en usage à cette époque.

Par exemple : baïonnette, au canon, croisez la baïonnette, remettez la baïonnette, charge précipitée, amorcez, mettez la cartouche dans le canon et bourrez :

La charge précipitée comprend quatre temps :



1 - Chargez vos armes (comptant pour un) c'est-à-dire découvrir le bassinet, prendre la cartouche, la déchirer, la descendre près du bassinet et amorcer.

2 - Fermez le bassinet, passez l'arme à gauche, mettre la cartouche dans le canon, la secouer et l'enfoncer.

3 - Tirer la baguette, la faire entrer dans le canon jusqu'à la main et bourrer deux coups.

4 - Remettre la baguette et porter l'arme.

On peut commander aussi :

-feu de peloton :

1 peloton

2 armes

3 joue

4 feu

(au bout de quelques minutes, cette scène s'orchestre un peu à la façon d'un ballet – l'obusier tonne . Nuit immédiate. Les combattants disparaissent...)

On allume en avant de l'élément de fortification un ou deux feux de bengale verts... Lumière après leur extinction. Les deux moines meneurs de jeu apparaissent.

Scène V **Dom Bernard, Dom Devic.**

Dom Bernard : *(agité, en colère, cinglant).*

C'en est assez ! Des oblats devenus militaires ! L'abbaye de Notre-Dame de la Paix préparant des bretteurs, versant le sang, répandant l'incendie... Votre rêve est diabolique ! Nous ne mêlerons pas notre Sacerdoce à ces actions sanglantes... Vous êtes insensé, possédé.

Dom Devic : Qui laisse la porte ouverte aux voleurs s'en fait le complice. Qui n'a pas assez d'amour pour sa patrie ou pour sa Foi, jamais ne risque sa vie pour Elle ! L'Eglise donnait des indulgences aux Croisés pour qu'ils reconquissent le tombeau du Christ, et je ne pense pas, Dom Bernard, qu'ils aient tenté la conquête avec caresses et goupillons ! *(Sur un ton passionné et dominant)* Offrir un sang jeune et pur, un cœur qui n'a encore battu que pour de nobles idées, une âme grande, vierge, et le diamant d'un caractère pour une cause Sacrée est le sort le plus beau, le plus digne d'envie. Et préparer nos jeunes à s'immoler pour le triomphe de la patrie terrestre, tout pour le Christ, serait indigne d'un prêtre qui, tous les jours, offre le sang et tient l'Hostie ? Dom Bernard, c'est encore l'Opus Dei, la liturgie du sang, les exigences vis-à-vis d'une jeunesse qui a tout reçu et qui doit tout donner...

Mais que Dieu vous pardonne ! Mon rêve n'a pas fini de nous étonner.

Tournons la page du temps.

(il tourne la page du livre de l'avant-scène.

Projecteur quelques secondes sur le nouveau millésime :1794.)

Deuxième époque
1794
scène VI

La tourmente

Obscurité totale. C'est au micro que se fera le commentaire des scènes suivantes, qui se dérouleront à la manière d'un film muet. Sonorisé et commenté après-coup. Jusqu'à ce que la lumière réapparaisse, la lumière est au micro. Dom Devic est censé raconter les scènes suivantes ... Dans l'obscurité, préparer les projecteurs alternativement rouges, verts, blancs.

Dom Devic (seul au micro) sur la scène en ombre...

Cette ombre se réalise en ombre chinoise,..... entre projecteurs et toile. Projecteur de lumière verte, dans les coulisses au fond. Sur le côté gauche, on a préparé dans l'obscurité un tableau représentant Dom Ferlus, tel que le présente l'évocation de la sc VI. On éclairera d'un coup de projecteur discret et concentré ce susdit tableau au moment même où on en parle. Puis obscurité.

La voix de Dom Devic au micro

Et mon rêve devient cauchemar. Plus de présence Divine dans le Tabernacle sous la voute gothique. La cloche monastique s'est tue. Plus de moines sous le cloître comme autour du vieux puits. Partout la croix est abattue. Les portraits de nos Abbés, détachés de leur cadres, s'entassent dans les greniers. N.D. de La Sagne, témoin des premiers jours, est enterrée au pied de son autel, la bas au fond du parc... C'est le désert de Dieu. Seigneur, tant de larmes et tant de sacrifices, en tant de siècles versés ou consentis, ne sont plus que semences desséchées ?

La haine a dispersé ceux qui rassemblaient votre amour. Votre autel est désert, les brebis dispersées... Seigneur ! Seigneur ! Faites justice...

Et je versais d'abondantes larmes. Les bras en croix, je demandais pitié. *(Silence).*

Soudain, le fantôme apparaît, *(suivant la figure ci-dessous,)* me voici transporté dans la nuit. Une lumière, comme un feu follet, guide mes pas tremblants. Je parviens ainsi sur le seuil d'une cellule. Une faible lumière glisse sous la porte : elle s'entrouvre, j'entre !

Vêtu d'un costume étrange et austère, coiffé à la manière antique d'une espèce de toque, ornée d'une cocarde, assis devant une table de travail surchargée de livres et de papiers, le regard illuminant un noble visage, un homme m'accueille : « Depuis quatre ans, je vous attends, Dom Devic... Vingt ans, s'il le faut, j'attendrai tous les vôtres. Je suis la lumière sous le boisseau ou bien le feu qu'entretient la Vestale au coin le plus secret de la demeure. J'ai reçu le flambeau des mains de mes frères en Saint Benoît, c'est à ceux de son ordre que je le remettrai. Ayez confiance ! » Il s'est nommé. C'est Dom Ferlus *(lumière sur Dom Ferlus).*

Il fallait bien cette vision pour me rassurer dans l'accablement des scènes étranges qui allaient suivre...

(Nuit). Père Bernard, retenez vos soupirs, écoutez, regardez...

(Musique. Le rideau se ferme quelques rapides instants, au besoin pas totalement pour éviter un entracte).

Deuxième tableau

Scène VII

Défilé révolutionnaire

Pour réaliser cette scène, il faut disposer derrière la toile de fond à une distance convenable un projecteur de lumière rouge. Lumière jaune très atténuée devant la toile de fond. L'ombre des acteurs doit se projeter en ombre sur la toile de fond.

Les acteurs défilent derrière la toile de fond. Ils chantent (ou disque donné) un chant révolutionnaire, comme le chant du départ ou tout autre chant. Ils sont armés de fusils, chaussés de sabots, coiffés du calot de cuir bouilli selon la mode Sorézienne du temps. Un drapeau en tête. Le chant ne cesse qu'à l'extinction des feux du projecteur derrière la toile de fond.

Obscurité.

Dans l'obscurité les acteurs passent sur la scène. On dispose une estrade sur la scène.

Sur cette estrade, au besoin, un socle sur lequel prendra place le commissaire de la République. Projecteurs de scène : vert - rouge.

Le commissaire de la république, Ferlus.

Le commissaire de la république : « Citoyen Ferlus, la République est fière de vous... Abandonnant tous les souvenirs méprisables de l'esclavage, et tous les privilèges qui sont les misérables hochets des tyrans, vous formez ici même des citoyens qui veulent vivre libres ou mourir, serviteurs autrefois de l'absolutisme des monstrueux Capet, ils sont maintenant défenseur de la liberté. Ils briseront les chaînes des peuples asservis aux despotes : défenseurs de l'Egalité parmi les hommes et de la Fraternité universelle. Je dirai à l'Incorruptible la sincérité de vos convictions, l'ardeur de vos enthousiasmes au service de la Patrie, à laquelle vous avez immolé les liens honteux qui vous attachaient aux Rois, bourreaux de l'humanité. Je n'ai plus vu ici les idoles de nos ancêtres, mais ces héros de la République Romaine, présentés à votre vénération. Soyez simples comme Cincinnatus qui quitta la bêche pour l'épée, fiers comme Brutus, prêts à verser votre sang comme les deux Gracchus. Que la déesse Raison soit dans vos cœurs, la force dans vos bras pour abattre les tyrans. Que votre dernier souffle soit offert à la Liberté. A mort les tyrans, vive la République... ! »

(Après cette harangue, les Cadets mettent un genou à terre et chantent le couplet « Amour sacrée de la patrie etc... » Le commissaire salue, l'air inspiré, enlevant son immense toque. Après ce chant, il quitte la scène).

Dom Ferlus : Mes enfants je suis fier de vous. Soyez libres même à l'égard des opinions changeantes des hommes, égaux dans le devoir et toujours fraternels ! Aimez-vous les uns les autres. Que la Raison reçue d'en Haut ne soit pas trahi dans vos cœurs ! Que l'être suprême accueille votre ultime pensée. Vous avez sauvé votre école. Merci. »

(Exit les Cadets).

Dom Ferlus ramasse à terre une épée, la tient sur son cœur comme une croix, puis la tenant à hauteur des yeux, met un genou en terre, pendant que le rideau tombe...

Troisième époque

1812

scène VIII à Moscou

*Il faut laisser entre les scènes précédentes et celles qui suivent l'intervalle d'un entr'acte. Au lever du rideau la scène représente un bureau d'Etat-Major. Sur le lutrin, la date est changée. C'est maintenant 1812
En scène Napoléon, assis à sa table de travail, au Kremlin (par les baies du fond, on aperçoit les clochers du Kremlin).
Sur la table, le chapeau légendaire. Au mur, les cartes de l'Empire français .*

Napoléon, Marbot, un messenger.

Un messenger frappe.

Napoléon : entrez !

Le messenger : Le courrier de l'empereur !...

Napoléon (*feuilletant le courrier*)...

Sénat impérial, ... Moniteur officiel... Sorèze ! Que me veut cette école ? Des soldats élevés par des prêtres ! Autant les livrer aux femmes ! Écoutez-moi cette prose, d'un moine défroqué sans doute... (*Lisant la signature*). De Ferlus... De Ferlus ?... Ah, pardon, n'est-ce pas le successeur de Dom Despault, qui a refusé le serment et que j'ai fait nommer à la commission impériale de l'instruction publique ? (*Lisant*)

« Sire,
Vingt généraux au service de votre majesté sont sortis de Sorèze, élevés dans les sentiments du plus pur patriotisme et de dévouement à la personne de leur Empereur. Oserai-je citer, sire, les noms glorieux d'Hautpoul, dont vous fîtes inscrire le nom sur l'Arc de Triomphe et couler la statue avec les canons pris à Eylau ; de Marbot, toujours au service de Votre Majesté ?...
Ayant bien mérité de la patrie, cette école ne peut-t-elle, par la bienveillance de notre Empereur, continuer à fournir les soldats qu'Il demande ? N'est-ce pas elle qui a donné à quelques-uns de nos plus illustres généraux un courage et une fidélité toujours au service de l'Empereur des Français ? »

Napoléon : Morbleu ! Voilà un moine qui a du sang dans les veines... Appelez Marbot!... (*Exit le messenger*)... (*un temps*).

L'empereur (*seul*): le Pape est à Fontainebleau, soumis à mon pouvoir. Que craindrais-je des Prêtres, tous tremblants sous mon joug ? Et Brienne et Sorèze ne peuvent-t-ils rivaliser au service de l'empire ? On verra qui des deux donne la plus grande taille à tous ces généraux, pièces sur l'échiquier des batailles et tous à mon service.

(On frappe)

L'Empereur : Entrez !

Marbot (*saluant*): Sire ?

L'Empereur : Lis (*il lui donne la lettre de Dom Ferlus*). (*Un temps*).

Marbot : (*prudent*) Et qu'en pense votre majesté ?

L'empereur : As-tu peur, Marbot ? Qu'en penses-tu toi-même ?

Marbot : Je lui dois, Sire, le meilleur de moi-même. Brienne vous a formé, mais Sorèze l'eut fait si un jour, de Montpellier, votre vénéré frère avait suivi ses premiers désirs... Nous aurions été élevés par les mêmes hommes. Mais les Soréziens qui ne vous ont pas connu sur les bancs des Collets Bleus et des Collets Rouges vous furent-ils moins fidèles ?

L'empereur : C'est vrai...

Marbot : (*s'échauffant*). Vous leur avez confié le soin de régler le devoir du pays ; tel Caffarelli après la campagne d'Italie ; ou la défense et l'organisation des pays conquis, tel Paulin ; Andréossy veille sur la personne qui vous est la plus chère au milieu de la jalousie des ennemis et de leur duplicité : notre Impératrice. Un autre vous promet de mourir sur le champ de bataille ; c'est sa manière de remercier son Empereur d'un éloge reçu devant le front des troupes... Et il meurt : c'est d'Hautpoul...

Vos généraux commandent vos brigades ou vos corps d'armée comme ils commandaient jadis collets Bleus, Collets Rouges et Collets Jaunes ; je les ai connus « Caporaux » ou « Sergents » imberbes sous le calot de cuir bouilli. Un autre leur a cousu les briscards, les étoiles, les galons, gagnés à la pointe de l'épée ou dans le sang... D'autres sont Préfets... Et comme Elle en a trop, votre majesté en prête aux Rois et aux Empereurs : Destrem, de Traversay... Sire, gardez Sorèze pour garder votre empire...

L'empereur : Marbot, tu as gagné ! d'Hautpoul, ton sang signera avec mon encre la liberté de Sorèze. Les faisceaux des licteurs s'abattront devant le coup de foudre du Kremlin. Va, rédige pour moi le décret de liberté. Je signerai.

Rideau

Quatrième époque

1831

*Sur le lutrin, Dom Devic, en arrivant, à changé la date (ou avant lui le maître des cérémonies... ou le Sergent-Major...)
Le rideau se ferme*

Scène IX

Dom Devic et Dom Bernard marchent sur l'avant-scène. Ils ne se mettront de côté pour disparaître qu'au moment où le rideau s'ouvrira. Les deux moines marchent lentement, les mains dans les manches, capuce sur la tête (le micro peut remplacer la voix de Dom Devic).

Dom Devic : Les régimes s'écroulent comme un château de cartes. Les idées victorieuses aujourd'hui seront honnies demain. Les trônes chancellent comme la barque sur une mer agitée. La fois chemine, mais sans l'éclat de la liberté. Voltaire partage encore le trône d'un Roi, fils d'Orléans le régicide. L'enseignement est devenu monopole. Ce qui prépare la dictature des âmes s'instaure au nom de la Liberté des consciences... La Liberté étranglée semble dormir dans son linceul, et Sorèze, sa sœur, va partager sa couche. Ah! Père Bernard j'ai peur !...

L'arc-en-ciel, après l'orage, mélange d'abord en nuances incertaines les couleurs de sa banderole lumineuse et fragile, quand il s'élève à peine du bout de l'horizon. Radieux, il monte ensuite à l'assaut du ciel et pavoise en sept couleurs bien tranchées quand il en atteint la voûte...

C'est ainsi que j'ai suivi un arc-en-ciel après avoir cru voir s'éteindre un flambeau...

Sorèze semblait agoniser, et là-bas, dans un prétoire, quelqu'un reconquerrait le droit d'être libre...

(Le rideau s'écarte lentement... Pénombre à l'avant-scène).

Premier tableau

19 septembre 1851

La scène représente un genre de tribunal. Le rideau est entrouvert. On n'aperçoit que la barre du tribunal. À la barre, un jeune homme, 28 ans, en habit laïc, noir et sévère. (l'habit...sic) à la mode du temps. Un rabat ecclésiastique marque seule sa qualité de prêtre. Devant la barre du tribunal, quelques têtes émergent ; des gardiens comme à la chambre.

Scène X l'Abbé Lacordaire

l'Abbé Lacordaire : *(tourné vers la chambre des Pairs)*

Nobles Pairs, je regarde et je m'étonne. Je m'étonne de me voir au banc des prévenus, tandis que Monsieur le Procureur Général est au banc du ministère public ; je m'étonne que Monsieur le Procureur Général ait osé se porter mon accusateur, lui qui est coupable du même délit que moi, et qui l'a commis dans l'enceinte où il m'accuse, devant vous, il y a peu de temps... Si Monsieur le Procureur est coupable comment m'accuse-t-il ? Et s'il est innocent, comment m'accuse-t-il encore ?...

Mais supposons que nous soyons coupables de la violation d'un

décret sanctionné par une loi (*s'échauffant*), nobles Pairs, il est de Saintes fautes. La violation d'une loi peut-être l'accomplissement d'une Loi plus élevée. Dans la première cause de la Liberté d'enseignement, dans cette cause célèbre où Socrate succomba, il était évidemment coupable contre les dieux et par conséquent contre les lois de son pays ; cependant la postérité des peuples païens et la postérité des siècles venus depuis le Christ ont flétri ses juges et ses accusateurs ; ils n'ont absout que le coupable et le bourreau. Le coupable parce qu'il avait manqué aux lois d'Athènes pour obéir à des lois plus grandes ; le bourreau, parce qu'il n'avait présenté la coupe au condamné qu'en pleurant. Et moi, nobles Pairs, je vous aurais prouvé qu'en foulant au pied le décret de l'Empire, j'avais hier mérité des lois de ma Patrie, bien servi la Liberté, bien servi sa cause et l'avenir des peuples chrétiens. La liberté et la religion sont immortelles, et les sentiments d'un cœur pur que vous avez entendus de notre bouche, ne périssent pas davantage.

(Le rideau se referme. Lumière à l'avant-scène).

Scène 11 Dom Bernard, Dom Devic.

Dom Bernard : Mais quel est ce jeune homme « à l'oeil noir et étincelant » dont l'âme semble prête à déborder ? La flamme de son regard lance à la fois des trésors de colère et de tendresse. Charmant et terrible, n'est ce pas le type de la vertu, armé pour la vérité ?

Dom Devic : C'est un nouveau prophète et notre sauveur. Il vit pour l'avenir ! il rallume la flamme de la liberté dans les cendres chaudes du passé. Bien plus, il va prendre à Rome la robe blanche des fils de Dominique. Il devient la Vérité de son siècle, le symbole aussi de la délivrance de toutes les servitudes : C'est. Lacordaire !...

Dom Bernard : Votre arc-en-ciel, Dom Devic, que signifie t'il ?

Dom Devic : Des bords du Tibre au ciel de l'Île-de-France, il trace l'arc-en-ciel de l'espérance. Il représente une jeunesse. À Notre-Dame, il se fait acclamer. Aux fils de Voltaire venus avec des bâtons, il rappelle qu'ils sont fils des Croisés. Ils se croisent à leur tour. La horde haineuse devient garde d'honneur du Christ et de Lacordaire.

Dom Bernard : Et Sorèze ?...

Dom Devic : Regardez... *(Dom Devic tourne la page du lutrin : 1854).*

Le rideau s'ouvre lentement sur la scène suivante).

Deuxième tableau
1854
scène XII

Le rideau ouvert. En scène : le père Lacordaire, Emmanuel...

Plus tard : le Père Captier, des Soréziens ...

Emmanuel : Père, me direz-vous ? De Notre-Dame à Sorèze, de la chaire de l'orateur à celle de professeur, quel mystérieux appel vous a guidé ?

Le Père Lacordaire : Mais, quelle question ! L'appel de vos âmes...

Emmanuel : La question vaut qu'on la pose ! Abandonner nos aînés, si ardents à écouter votre parole, pour nous, si lents à profiter de vos leçons... Des milliers de jeunes gens pour deux cents garçons...

Le Père Lacordaire : L'Eglise en pleine jeunesse pour l'enfance de l'Eglise... *(Un temps)* Emmanuel, que préférez-vous ? Engranger ou semer la moisson ?
(rêveur) Et puis, ... Il faut savoir immoler la gloire quand elle ne peut rayonner librement... *(Un temps... Il prend Emmanuel par les épaules)*
 Emmanuel, je me revois au lycée de Dijon, adolescent, éloigné du Christ... J'ai voulu éviter à d'autres un chemin dans les ronces, préparer une jeunesse libérée de l'esclavage des passions, fils libre d'une église libre, forger dans le silence et le secret, une élite à la France qui lui fasse reprendre sa place à la droite du Christ franchement, virilement...
 Vous êtes deux cents, vous en entraînerez des milliers. Les fils que j'ai formés, je veux dire ces Pères qui vous entourent en formeront d'autres à leur image...

Emmanuel : Je serai votre fils...

Le père Lacordaire : Comme Piel et Requedat ! D'autres jeunes d'Oullins, d'autres Soréziens prendront en main le flambeau allumé à la Quercia (1). L'oranger de Saint-Dominique à refléuri...

Emmanuel : Et le cèdre de Sorèze poussera vigoureux...

(Arrive un autre groupe de Soréziens).

Le Père Lacordaire : Et vous que serez-vous ?...

Houlès, jeune Sorézien : Père, c'est un secret... Emmanuel le sait. Il veut faire comme moi.

Le père Lacordaire : Et vous ?

Le Sorézien : Je veux être officier !

(1) La propriété de Lamennais en Bretagne s'appelait « La Chênaie »



Le père Lacordaire : C'est un noble destin... Serez-vous d'Hautpoul, ou Bourmont, plantant le drapeau de la France sur les rives d'Afrique ?

Le Sorézien (*le même*) : Pourquoi pas les deux ?

Le père Lacordaire : Et vous ?

Un Sorézien : Je voudrais soulever les foules, défendre la justice et la liberté, dans les prétoires et dans les assemblées, comme vous, Père.

Le père Lacordaire : Ma voix s'est tue. Mais les fils recueillent le message du père. Et vous ?

Un autre Sorézien : Je veux, comme Ozanam, faire reculer la hideuse misère.

Le père Lacordaire : J'aurais voulu être Ozanam. J'aurais voulu être la voix du Christ au sein des assemblées : ce n'était ni mon heure, ni ma vocation. Avec Montalembert, j'ai été pour un temps champion de la liberté, mais Dieu m'avait réservé une chaire plus vaste. Je n'ai été ni soldat ni missionnaire. Vous êtes, vous tous, mes désirs accomplis. J'userai mon épée à votre service.

(*Le père Captier s'avance*)

Le Père Lacordaire : Et vous, père Captier, dites-nous ce que vous voulez aussi.

Le Père Captier : Vous obéir d'abord, comprendre votre pensée, donner à ces enfants le meilleur de moi-même...

Le Père Lacordaire : N'avez-vous jamais désiré champ plus large ?

Le Père Captier : Non ! Pour eux, chaque jour, semer, donner et mourir, s'il le faut « pour le Bon Dieu », tout simplement !

Le Père Lacordaire : Vous voyez Emmanuel, l'avenir est assuré : « Les moines, comme les chênes sont éternels ». Et vous, mes enfants, soyez fiers de votre vieille école ! L'église va-t-elle connaître un esclavage doré ou bien le martyre ? Qu'importe, si nous forgeons des hommes : *Esto Vir*. Qu'importe, Père Captier, si l'on est généreux de son sang. Le caractère triomphe, les martyres ont toujours raison et les fils de l'honneur s'imposent à leur siècle.

Emmanuel : Ce n'est pas l'opinion de tout le monde, Père. Vous ne savez pas ce que l'on dit à Toulouse ? On a dit que nous avons fait une révolution, brûlé notre Directeur en effigie et que c'était partout le désordre.

Un autre Sorézien (*ou Houllès*) : On dit bien des sottises, Père, mais c'est vous qui avez fait la révolution. C'est nous qui nous ferions pendre pour notre Directeur. Le seul désordre que nous connaîtrions ce serait à l'annonce de son départ...

Le père Lacordaire : Mes enfants, je vous aime avec la force du diamant et la tendresse d'une mère, je vais prier à la chapelle pour vous.

(La nuit se fait lentement. Une lumière éclaire faiblement dans le fond une statue de Lacordaire).

Scène XIII

L'Avenir...

(Au lutrin, tourner la page et mettre 19...) Le micro seul parle...

Vous, enfants bien-aimés, près de vous je repose,
 Au près de cet autel où pour vous j'ai prié.
 Mon cœur y bat encore, ma présence s'impose :
 Je suis témoin de Dieu auprès du Crucifié...
 J'ai vu passer les ans, chargés de leurs promesses,
 J'ai vu passer les ans, accablés de détresse...
 Ma tombe a résonné aux plus fervents cantiques.
 Mon corps a tressailli, quand tombait sourdement
 La crosse des fusils suivant l'usage antique,
 Quand frissonnait l'emblème et qu'au commandement,
 Le clairon saluait *(Aux Champs dans les coulisses)* le Christ eucharistique
 J'ai parlé à vos cœurs en cette heure mystique
 J'ai soudé fortement vos âmes fraternelles,
 J'ai murmuré à tous, maximes éternelles,
 « Soyez chrétiens sans peur, et Soréziens sans faille,
 Et qu'en vous ni l'honneur ni la Foi ne défaille...
 ... Et lentement la vie sur la mort a germé
 Le cercle de l'espoir ne s'est point refermé !
 Le sang s'est répandu

(en scène un simple mime, coups de feux de deux « communards » sur le Père Captier qui s'effondre)...

Les moines sont partis
 La seule robe blanche est au fond d'un cercueil...
 Ma pensée demeurant sous ses pierres serties,
 Je pleurais le départ. *(en scène, deux séries de moines blancs qui s'en vont...)*
 Je prépare l'accueil.
 Le Sorézien écrit une page héroïque,
 De l'Yser à Verdun et jusqu'à Salonique
 Des déserts africains *(évocation de Laperrine)*... à l'Orient extrême
 Ils donnent sans compter jusqu'à leur âme même
 Sur un sol détrempe ou dans un ciel de gloire
 Sorèze est attaché à deux siècles d'histoire.

Par le fonds du théâtre arrivent alors, chantant la Sorézienne, tous les élèves actuels formant depuis l'avant-scène jusqu'au fond un grand V. À l'intérieur de ce V, une double ligne parallèle de Bénédictins d'un côté, de Dominicains de l'autre. À l'intérieur encore, en V toujours, les Cadets, dans l'espace libre, tous les vieux drapeaux entourant l'actuel drapeau avec l'état-major.

La marseillaise en clôture

DISTRIBUTION DES ROLES

| | |
|----------------------|--|
| Récitateur | Caujolles |
| Dom Devic | Paul Roqueplo |
| Dom Bernard | Christian Mathon |
| Maître de Musique | Alain Cordonnier |
| Maître de Ballet | Pierre Campardou |
| Danseurs | Martin Albert, Taboni, Birot, Caujolles |
| Musiciens | Esclafit ³ , Bocquet |
| Danseuses | Niguet, Sisquille, Authier |
| Dom François | Max Tandonnet |
| Maîtres d'armes | Bernard Quélin, Rolland Budor |
| Cadets | De Lestrade, Caujolles, David André, Aujaleu J.P., Durand J.P., Roch, Martinel ^{1et2} |
| Ferlus | Desclaux Henri |
| Commissaires, Cadets | C : Alain Costes, c : ? |
| Napoléon, Messagers | Arnaud de Soulages, Paul Puig |
| Marbot | Pierre Quélin ² |
| Lacordaire | Michel De Diétrich - Frère Dominique Richard |
| Emmanuel | Philippe Martinel |
| Houlès | De Baichis ¹ |
| Père Captier | Desclaux Henri |
| Sorèziens | Delon, Julien |
| Clairon | Jean-Claude Martel |
| Communards | Michel Jougla, André Baillat |
| Dominicains | Faure, Paul Pamard, Fucina, Du Bourg, Roch |
| Lapérine | JL Prax |

La pièce a été donnée au théâtre de l'école le dimanche de la Pentecôte 1954 à l'occasion du 100ème anniversaire de l'arrivée de Lacordaire à Sorèze, le 200ème anniversaire de l'élévation de l'Ecole au rang d'Ecole Royale Militaire et le 1200ème anniversaire de la création du monastère par Pépin le Bref.

Les décors étaient de Jean-Claude Balayé aidé par quelques collets rouges.

La distribution des rôles est la transcription exacte du document manuscrit du Père Dastarac.